

## La mère haïe

Un roman oppressant dans lequel le narrateur s'interroge sur l'impossible oubli. A découvrir !

Comment survivre dans une société qui va de plus en plus vite, quand on est englué dans son propre passé ? C'est le drame impossible qui tourmente le narrateur quadragénaire de *L'homme que je fus*, premier roman traduit en français de Mohamed Abi Samra. Né dans une banlieue pauvre de Beyrouth, il pensait à vingt ans que l'exil lui permettrait d'oublier et de se construire en homme libre. Que le désamour de sa mère et ses phrases assassines qui lacérèrent son enfance – « Ah si je t'avais enfanté sous la forme d'un serpent qui aurait disparu dans une fente du mur ! » – ne seraient plus qu'un lointain souvenir. Qu'une fois loin de Salim Massaad, le quartier maudit, les humiliations et les violences quotidiennes s'évanouiraient. Et surtout, qu'il ne serait plus étreint jusqu'au dégoût par la répugnance de cette vie qui était la sienne.

Mais quand il arrive à Lyon, le décalage persiste. Comme si là non plus il n'était pas à sa place. Il retombe dans les mêmes travers de sa vie beyrouthine, épouse une femme qui ressemble trait pour trait à sa mère et sombre petit à petit dans une existence qu'il a cherché à fuir. Comme s'il restait avant tout le fruit de son éducation et de ses souff-

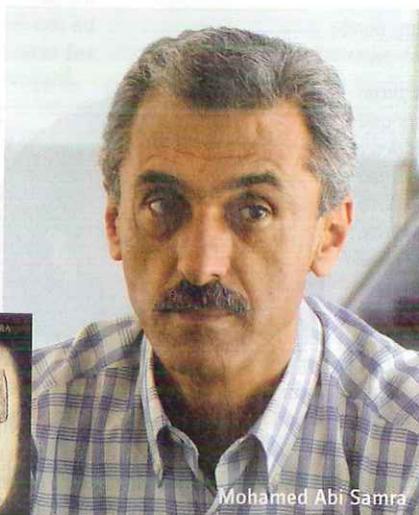
rances : « Le mépris ressenti pour ma vie indigne ne m'avait servi à rien. Il aurait cependant mieux valu que j'annonce mon appartenance à ce quartier et non au Liban lorsqu'on me demandait quelle était ma nationalité d'origine. » Dix-sept ans plus tard, il retourne au Liban et constate avec effroi : « Je ressemblais toujours, par mon caractère, mes gestes, mon accent, et mes vêtements à mes amis d'enfance. » Comme si ce long exil n'avait rien effacé mais, au contraire, avait enraciné cette identité première.

Dans une prose d'une oppressante sensualité, l'écrivain construit son roman en miroir, avec d'obsédants allers et retours entre le Liban et la France, et dessine le portrait d'une mère haïe, assez inédit dans la littérature arabe. Né en 1953 au Sud Liban,

Mohamed Abi Samra a très tôt trouvé refuge dans la lecture et la musique (son mémoire de sociologie est consacré à Fayrouz). Aujourd'hui journaliste, il travaille au quotidien *An-Nahar*. Avec ses deux autres romans non traduits (*Pauline et ses ombres*, 1990 et *Les habitants des images*, 2003) il a construit une œuvre en rupture dans cette société libanaise qui privilégie le collectif et où l'individu peine à trouver sa place. On attend avec impatience les prochaines traductions.

Amélie Dor

*L'homme que je fus* par Mohamed Abi Samra, traduit de l'arabe par Franck Mermier, 160 p., Actes Sud, 18€



M. SAÏEGH

## Barbe Blanche et Mohsen, joueurs de târ

La romancière Yasmine Ghata tisse une belle histoire sur l'hérédité et ses conséquences.

C'est décidément une affaire de famille. Révélée en 2004 avec *La nuit des calligraphes*, un premier roman plein de délicatesse où elle évoquait le souvenir de sa grand-mère paternelle, artiste turque portée sur les arabesques, Yasmine Ghata, fille de la romancière et poète Vénus Khoury-Ghata, prouvait par là même que le talent pouvait être héréditaire. On ne s'étonnera donc pas de retrouver cette question de la transmission au cœur de son deuxième ouvrage, *Le târ de mon père*, un récit initiatique au souffle mystique. Deux frères, Nur et Hossein, sont en route pour le village d'Ardabil, dans les profondeurs de l'Iran. Là en effet réside le seul luthier capable de réparer le târ de leur défunt père, le terrible Barbe Blanche. Car, en dépit de ses efforts, Hossein, le fils aîné, ne parvient à tirer aucun son de cet instrument traditionnel, transmis de génération en génération. Or il est dit que le târ

doit enfermer l'âme de celui qui en joue, avant de reconnaître son successeur. Arrivés à Ardabil, les deux garçons trouvent une ville éteinte, presque morte, encore endeuillée par la mort du grand Mohsen, ce joueur de târ aveugle dont les élégantes mélodies semblaient monter droit jusqu'à Dieu. Mais voilà que les villageois, conduits par Parvis, fils de Mohsen, se jettent sur eux et les enferment dans l'obscurité d'une geôle sans fenêtre. Leur crime ? Être la progéniture de ce Barbe Blanche, qu'on soupçonne d'avoir assassiné le grand Mohsen, parce qu'il était jaloux de son art. Sauf que derrière les crimes résident parfois d'indicibles secrets, et derrière les enfants, des hérédités inconnues...

Porté par une langue déliée, sans fioritures, *Le târ de mon père* s'ouvre comme un conte sans âge,

un récit aux interrogations universelles, seulement balayé par le vent sableux de la plaine iranienne. Comment supporter le poids de l'héritage familial, lorsque celui-ci est alourdi par on ne sait quelle malédiction ? Quels chemins doit-on parcourir pour accéder au pardon et à la rédemption ? Autant de questions auxquelles répondent un à un les personnages de ce roman choral, livrant peu à peu leur part de ce destin qui les lie. Restent les refrains lancinants de la musique soufie, qui nous rappellent l'enseignement que Mohsen

adresse à Barbe Blanche : « La musique ne provoque pas dans le cœur ce qui n'y est pas. » Si cette leçon de sagesse vaut également pour la littérature, alors assurément la poésie emplit le cœur de Yasmine Ghata.

J.B.

*Le târ de mon père* par Yasmine Ghata, 140 p., Fayard, 13 €

